ОБМЕН

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS V FASCICULUS 3

AKADÉMIAI KIADÓ BUDAPEST

1955

LES MOTS D'EMPRUNT TURCS-OSMANLIS DANS LE HONGROIS ET LES RECHERCHES D'HISTOIRE PHONÉTIQUE DE LA LANGUE TURQUE-OSMANLIE

Par

SUZANNE KAKUK

Les recherches d'histoire phonétique de la langue turque-osmanlie se heurtent à de très grosses difficultés, étant donné que les monuments du turc-osmanli sont conservés en écriture arabe qui n'indique pas les voyelles ou ne les indique que d'une façon très insuffisante. C'est pourquoi il faut attribuer une grande importance aux translitérations qui marquent les voyelles. Les recherches de l'histoire du turc-osmanli ont donc été effectuées à partir de translitérations. Le nombre de ces monuments linguistiques conservés en translitération étant relativement restreint, nous ne devons pas négliger les renseignements phonétiques que nous fournissent les mots turcs-osmanlis passés dans les langues étrangères.

Au XVI[e] siècle les sultans turcs conquirent une partie de la Hongrie et forcèrent d'autres parties de ce pays à accepter des rapports de dépendance avec l'empire ottoman. Pendant un siècle et demi les Turcs conservèrent sous leur domination une partie importante de la Hongrie. Pendant ce temps les rapports des deux peuples ne cessèrent d'être hostiles bien qu'aux périodes relativement paisibles, un certain commerce se fût établi entre les deux pays.

Ces rapports exercèrent une influence réciproque sur les deux langues. Conformément à la situation politique ce fut surtout le turc-osmanli qui influença le hongrois. Cette influence se borna à des emprunts et encore à certaines catégories de mots seulement, c'est à dire à des mots exprimant des notions concrètes et des notions d'administration. La liste des premiers révèle une influence culturelle remarquable de la part des Turcs. Mais elle ne fut que passagère ; elle se fit sentir aux XVI[e] et XVII[e] siècles : l'influence du turc-osmanli cessa avec le départ des Turcs. C'est ainsi que la plupart des mots empruntés au turc-osmanli ont disparu de la langue hongroise. On ne les retrouve que dans les monuments de la langue hongroise des XVI[e] et XVII[e] siècles.[1]

[1] Nous nous occupons actuellement de recueillir systématiquement une liste aussi complète que possible des emprunts du hongrois à la langue turque-osmanlie et à les interpréter. Jusqu'à présent nous avons pu démontrer l'existence d'environ 800 emprunts. Nous pensons pouvoir aller jusqu'à 1000.

L'examen de ces emprunts pourra fournir des renseignements précieux tant au point de vue du turc osmanli qu'au point de vue de la langue d'emprunt. Pour l'histoire du phonétisme d'une époque dont les monuments manquent, les mots d'emprunt ont une valeur documentaire. C'est ainsi que pour le hongrois, l'examen phonétique de l'époque dont nous ne possédons aucun monument écrit peut se servir des emprunts turcs passés dans le hongrois avant la conquête du pays (896) : le phonétisme de ces emprunts peut élucider certains problèmes fondamentaux de la phonétique historique du hongrois. Les mots d'emprunt ne sont pas moins importants en ce qui concerne la langue d'origine. C'est que ces mots d'emprunt présentent ordinairement, au moment de l'emprunt, la forme phonétique qu'ils avaient dans la langue d'origine. (Il va de soi que les mots montrant une substitution phonétique font exception.) En faisant abstraction des particularités et des changements des mots d'emprunt dus à l'évolution phonétique de la langue d'emprunt, nous obtiendrons la forme que le mot en question devait avoir, au moment de l'emprunt, dans la langue d'origine. Sous cet aspect, les mots d'emprunt doivent être considérés, pour ainsi dire, comme les monuments authentiques de la langue d'origine.

Or, si nous examinons de ce point de vue les mots turcs-osmanlis de la langue hongroise, nous pouvons constater que les particularités phonétiques de ces mots sont susceptibles de compléter nos connaissances, tirées des monuments translitérés,[2] de l'histoire phonétique du turc-osmanli.[3] Dans la suite je voudrais présenter quelques exemples pour illustrer cette thèse.

[2] Voici la liste des monuments de la langue turque-osmanlie que nous avons utilisés pour notre étude :

Mühlbacher, vers 1450. — Cf. K. Foy, *Die ältesten osmanischen Transcriptionstexte in gothischen Lettern : MSOS.* IV (1901), pp. 230—277 et V (1902), pp. 233—293.

Gennadios, 1455—1456. — Cf. T. Halasi-Kun, *Gennadios török hitvallása* [La profession de foi turque de G.] : *Körösi Csoma-Arch.* vol. compl. I (1936), pp. 139—247.

Argenti, 1533. — Cf. A. Bombaci, *La «Regola del parlare turcho» di Filippo Argenti* (Naples 1938).

Georgievits, 1544—48. — Cf. W. Heffening, *Die türkischen Transkriptionstexte des Bartholomaeus Georgievits : Abh. DMG.* XXVII (1942), 2.

Süleiman, 1551. — Cf. Zajączkowski : *List turecki Sulejmana I do Zygmunta Augusta w ówczesnej transkrypcji i tłumaczeniu polskiem z. r. 1551 : Rocz. Orjental.* XII (1936), pp. 91—118.

Dernschwam, 1533—1555. — Cf. l'édition de Babinger, *Tagbuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien* (München und Leipzig 1923).

Balassa Bálint, 1570—1590. — Cf. J. Németh, *Die türkischen Texte des Valentin Balassa : Acta Orient. Hung.* II (1953), pp. 23—61.

Ferraguto, 1611. — Cf. A. Bombaci, *Padre Pietro Ferraguto e la sua Grammatica turca : Publ. Instit. Univ. Orient. di Napoli, Annali, N. S. I.* (1940), pp. 205—36.

Megiser, *Institutionum Linguae Turcicae Libri Quatuor.* Roma MDCXII.

Herbinius, 1675. — Cf. Zajączkowski, *Głosy Tureckie w zabytkach staropolskich. I. Katechizacja Turecka Jana Herbiniusa.* Wrocław 1948.

I

Les monuments turcs-osmânlis en translitération nous montrent qu'aux XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles les assimilations labiale et illabiale n'obéissaient pas encore à des lois phonétiques d'aujourd'hui. Néanmoins on peut déjà constater à cette époque les signes de leur formation.

En ce qui concerne ces assimilations vocaliques, rappelons qu'elles sont toujours progressives c'est à dire que c'est la fin du mot qui s'assimile au commencement du mot.

Sans assimilation labiale nous trouvons encore chez Mühlbacher les mots comme *dogri* «dans la direction de . . .», *ogli* «fils de quelqu'un», *gözingi* «son oeil» (acc.), *gozim* «mon oeil», *ölimi* «la mort» (acc.), *olim* «la mort», *gučmiš* «celui qui est parti», *unginde* «devant lui», *hükim* «règne», *ustine* «sur lui»; sans assimilation illabiale : *jazuk* «péché» (Mühlbacher : *MSOS.* IV, p. 261). Sporadiquement apparaissent des formes illabialisées : *jatir* «il est couché», *atli* «ayant un nom». Dans la «Profession de foi» de Gennadios devant les suffixes on trouve presque toujours le son *u [ou]* ou le son *ü [u]*. Cf. p. e. *ἀμιρσῦν* «de celui qui commande» (gén.), *τζανσῦν* «de l'âme» (gén.), *μπαρινσῦν* «du Créateur» (gén.), *ἀνσῦν* «de celui» (gén.) (p. 222), *τιτιγουμὶς* «ce que nous avons dit», *τινιμουὸς* «notre religion» (p. 226), *ἀνλάρους* «nous le comprenons» (p. 227), *ἐνούπ* «étant descendu» (p. 228). Dans quelques mots on constate une hésitation dans la prononciation : *ἀλαχὶν* ~ *ἀλαχσῦν* «d'Allah» (gén.) *ἀτεμίν* ~ *ἀτεμσῦν* «de l'homme» (gén.), *ἰσανὶν* ~ *ἐσανσῦν* «de Jésus» (gén.) (p. 223), *ἰτέρους* ~ *ἐτέρις* «nous le faisons» (p. 227). Isolément on trouve des formes assimilées, p. e. *τινὶν* «de la foi» (gén.) (p. 223), *κόρκιμαίπ* «n'ayant pas eu peur» (p. 228). Chez Georgievits l'assimilation illabiale manque également : *yardum* «aide», *qapuǰi* «garde de palais», *yalanuz* «seul, unique», *deñüz* «mer», *testü* «cruche» (p. 54), *sultanum* «mon sultan», *ǰoldašun* «ton camarade», *adun* «ton nom», *derdümi* «mon souci» (acc.), *memleketün* «ton pays» (p. 49), *alur* «il prend, il enlève», *inanur* «il croit», *gelür* «il vient», *ederüm* «je fais», *giderüm* «je vais» (p. 50). Dans les poèmes turcs notés par Balassa on trouve seulement quelques cas d'assimilation illabiale : *degil* «il n'y a pas», *deuletlǰ* «riche», *kanli* «sanglant». A part ces quelques cas on trouve partout des formes sans assimilation : *gyelür* «vient», *kanli dur (dür)* «il est sanglant», *győzellúg*

[3] Ce qui rend difficile l'examen des mots d'emprunt du hongrois, c'est le fait qu'une partie de ces mots — à peu près la moitié — nous a été communiquée par l'intermédiaire des langues slaves des Balkans. En effet, les Slaves balkaniques ont joué, du point de vue militaire et administratif, un grand rôle dans les parties de la Hongrie occupées par l'empire ottoman. Pourtant, cette transmission des mots par les Slaves n'a altéré le phonétisme des mots d'emprunt que dans une proportion de vingt pour cent. Nous tiendrons compte de ce schangements phonétiques chaque fois que ce sera nécessaire.

«beauté», *eőrlűg* «humanité» etc. L'assimilation labiale manque également : *kurmis* «il a mis debout», *gyüldi* «il a ri», *olmis* «il est mort», *győrmis* «il a vu», *bu midur* «est-ce cela?» (p. 54). Chez Ferraguto : *cuí* «puits», *turli* «une espèce, une sorte», *altun* «l'or» (p. 212). Dans la flexion : *carndascgigúm* «mon petit frère, mon cher ami», *hólmassun* «qu'il ne soit pas», *deildur* «il n'y a pas» (p. 224) etc.

En comparent les textes du *Pater noster* et du *Credo* d'Herbinius avec les textes analogues, mais plus anciens de 125—130 ans, de Georgievits nous pouvons constater que Herbinius présente déjà des formes assimilées, là où chez Georgievits l'harmonie vocalique, labiale ou illabiale n'existe pas encore. G : *senün* «le tien» ~ H : *senin* ; G : *adun* «ton nom» ~ H : *senin ady* «ton nom» ; G : *gelsön* «qu'il arrive» ~ H : *gielsyn* ; G : *ïnanuruz* «nous croyons» ~ H : *injanirem* «je le crois»; G : *bizöm* «le nôtre» ~ H : *bisima* «au nôtre»; G : *günahlaron* «des péchés» (gén.) ~ H: *ginachtarim* «mes péchés» (acc.). Dans les proverbes de Georgievits on rencontre le verbe *gelmek* sous la forme de *gelür*, tandis que chez Herbinius il prend celle de *gelir* (p. 36). Ce rapprochement nous permet de conclure que l'assimilation labiale, respectivement illabiale ne commence à se répandre qu'au XVII[e] siècle.

On peut également constater l'absence d'assimilation labiale ou illabiale puis le commencement de ces assimilation dans les mots empruntés par le hongrois au turc-osmanli.[4]

L'assimilation labiale manque dans les mots : *bujurdi*, *bujurulti* «ordre» ~ osm. (d'aujourd'hui) *buյurdu*, *buյuruldu* ; *gyömli*, *gyömlia* «une catégorie d'arme» ~ osm. (d'aujourd'hui) *göŋüllü* ; *kuti* «étui» ~ osm. (d'aujourd'hui) *qutu* ; *torsia* «moût chaud» ~ osm. (d'aujourd'hui) *turšu* (ce mot est passé dans le hongrois par l'intermédiaire des langues slaves des Balkans). L'assimilation illabiale manque dans les mots : *haszura* «jonc» ~ osm. (d'aujourd'hui) *hasïr* (passé dans le hongrois par l'intermidiaire des langues slaves des Balkans) ; *kapucsi* «garde du palais» (exceptionnellement on le trouve aussi avec *-i-* : *kapicsilár kihája*) ~ osm. (d'aujourd'hui) *qapïǰi* ; *mangur*, *mangor* «petite monnaie de cuivre» ~ osm. (d'aujourd'hui) *mangïr*. De même, sans illabialisation dans les dérivés suivants : *árpaluk* «sorte de revenu des terres» ~ osm. (d'aujourd'hui) *arpalïq* ; *japuk* «couverture de cheval» ~ osm. (d'aujourd'hui) *ǰapïq*. La forme phonétique des mots empruntés ci-dessus peut être expliquée par le fait, que l'assimilation n'existait pas encore dans les mots empruntés à la langue turque-osmanlie. C'est à dire, qu'on a dû prononçer ces mots même dans la langue turque-osmanlie de

[4] Nous donnons les mots hongrois d'après l'orthographe hongroise. Les lettres de cette orthographe différant de l'usage international sont : $a = \mathring{a}$ labial et bref, $á = \bar{a}$ long et illabial, $e = ä$ ouvert et bref, $é = \bar{e}$ fermé et long, dans l'orthographe le signe ′ indique la longueur, c'est-à-dire $í = \bar{\imath}$, $ú = \bar{u}$, $ó = \bar{o}$, $ő = \bar{\bar{o}}$; pour les consonnes : $sz = s$, $s = š$, $zs = ž$, $j = ǰ$, $dzs = dž$ $(ǧ)$, $gy = ď$, $c = ts$, $cs = č$, $ty = ť$, $ny = ń$, $ly = ľ$.

cette façon: *buịurdï*, *buịurultï*, *qutï*, *turšï* (ou *toršï*), *gönülli*; *hasur*, *qapu(ǰï)*, *mangur*, *ārpaluk*, *ịapuq*.

La prononciation varie dans ce mot d'emprunt: *ogli*, *oglu* «fils de quelqu'un» ~ osm. (d'aujourd'hui) *oġlu*. Dans d'autres mots cependant l'assimilation illabiale existe déja: *jancsik* «sacoche» ~ osm. *ïančïq*; *basalik* «département» ~ osm. *pašalïq*; *acsik* «local ouvert» ~ osm. *ačïq*; *havli* «frisé» ~ osm. *havlï*. Ces formes assimilées — a l'exception de *havli* — datent du XVII[e] siècle.

Dans le hongrois, les mots d'emprunt d'origine turque-osmanlie confirment donc la thèse de l'histoire phonétique du turc-osmanli, selon laquelle les assimilations labiale et illabiale font leur apparition aux XV[e] et XVI[e] siècles mais ne s'y rencontrent qu'exceptionnellement; leur emploi se répand au XVII[e] siècle; quant à leur forme actuelle, elle ne se développe définitivement qu'au cours des XVIII[e] et XIX[e] siècles.[5]

II

On trouve chez Georgievits dans quelsques mots sujets à l'assimilation illabiale aujourd'hui à la place du son *u [ou]* plus ancien le son *o*. P. e. *baloq* «poisson» [Argenti, p. 49: *balúch*]; *alton* «l'or» [Argenti, p. 49: *alttún*]; *čaroq* «bas (vêtement)»; *qalon* «épais» (p. 54). Dans la flexion et la formation des mots, ce phénomène est très fréquent: *ịataġon* «ta couchette», *babamoz* «notre père», *patišahomoz* «notre padichah», *aġamozï* «notre agha» (acc.), *kïafiron*, *gïauron* «de l'infidèle» (gén.), *Allahon* «d'Allah» (gén.), *adamlaron* «des hommes» (gén.), *günahlaron* «des péchés» (gén.) p. 49), *qurtuldom* «j'ai échappé au danger», *qorqarson* «tu as peur», *smarladoq* «nous l'avons confié à quelqu'un», *dolïmïšson* «tu es rempli», *saġloġa* «à la santé» (dat.) etc. (p. 50). Heffening considère ce son comme un »son de transition» qui se forme au cours du processus de labialisation. Les phases de l'assimilation illabiale seraient donc *a-u* > *a-o* > *a-ï*.

On peut observer un fait analogue dans les poèmes turcs notés par Balassa, où, dans la désinence personnelle *-um*, *-üm* et dans la désinence de la première personne des verbes au singulier, ainsi que dans quelques autres cas, on trouve *ö* et *ö [e]* à la place de *u [ou]* et *ü [u]*. P. e. *chsanom* «mon âme», *hanom* «dame», *benőm* «le mien», *buchsagonda* «dans son coin», *teerlög* «fraîcheur», *didom* «j'ai dit», *giőrdőm* «j'ai vu» etc. (p. 54).

[5] Il est intéréssant que quelques dialectes d'aujourd'hui ne semblent pas suivre la loi de l'assimilation labiale et illabiale. Cf. Kúnos, *Ada-Kalei török népdalok* [Chansons populaires d'Ada-Kaleh], Budapest 1906, p. 117; *Kisázsiai török nyelv* [La langue turque de l'Asie Mineure]: *Nyelvtudományi Közlemények* XXII (1890—92), p. 276; Kowalski, *Osmanisch-türkische Dialekte*, dans *Enzyklopaedie des Islām*, IV, §. 6.

Ce son *o* — à notra connaissance — ne se présente dans aucun monument de la langue turque-osmanlie sauf dans les deux sources que nous venons de mentionner. Cependant on peut le trouver dans quelsques mots hongrois empruntés au turc-osmanli : *szandok* «caisse» ~ osm. (d'aujourd'hui) *sandïq ; kalabalok* «bousculade, foule» ~ osm. (d'aujourd'hui) *qalabalïq ; árpalog (árpalug)* «une sorte de revenu» ~ osm. (d'aujourd'hui) *arpalïq ; arzoál (arzuhál)* «requête» ~ osm. (d'aujourd'hui) *arzïhāl, arzuhāl*. (Ce dernier mot montre aussi dans les langues balkaniques l'alternance *o* ~ *u*).

Comme on le sait, B. Georgievits était un Croate originaire de Hongrie. Il préparait ses ouvrages a Grand-Wardin (Nagyvárad, Oradea) en Transylvanie. Vu que le son *o* susmentionné est càractéristique seulement pour deux documents de langue turque-osmanlie de Hongrie et pour les mots d'emprunt hongrois d'origine turque-osmanlie, il est probable qu'il s'agisse ici d'un fait phonétique qui, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, caractérisait la langue turque parlée en Hongrie et dans les Balkans.[6]

III

Au cours de l'histoire de la langue turque-osmanlie la consonne *g* s'est transformée en *ĭ* dans les mots de la série palatale. Selon le témoignage des monuments translitérés ce changement phonétique a commencé au XV[e] siècle et il n'était pas encore achevé au cours du XVII[e] siècle.

Chez Mühlbacher on trouve encore, aussi bien à la fin des mots qu'en position intervocalique, le son original *g: beg* «bey» (*MSOS*. IV, p. 268), *begler-begi* «le beyler-bey» (acc.), *soledigi* «sa parole» (acc.), *degi* «jusqu'à» (*MSOS*. IV, p. 271). L'éditeur de Gennadios accepte pour ces mots la leçon *ĭ* en supposant que le changement *g* > *ĭ* se doit accompli dès le XV[e] siècle (p. 209). Les données des monuments linguistiques ultérieurs s'opposent à cette hypothèse. Cf., par exemple, Georgievits : *degeneg* «bâton», *igermi* «vingt», *degil* «il n'y a pas», *sevdigüm* «la personne ou la chose que j'ai aimée», *dimege* «dire» (datif de l'infinitif), *eylemege* «faire» (dat.) etc. Mais on y trouve aussi des formes *eyer* «si» (p. 65). De mème chez Argenti : *deghíl* «il n'y a pas» (variante : *deíl*), *jstedigumge* «jusqu'à ce que je le voudrai», *ghiormeghé* «voir» (dat.) etc. (p. 55). On trouve également le son *g* dans la charte de Süleiman : *beg* «bey» (p. 6), *gondermege* «envoyer» (dat.) (p. 18), *-degin* «jusqu'à» (p. 40). De même chez Dernschwam : *begler, beky, dugun* «noces» (p. 139). On le trouve encore dans les poèmes turcs noté par Balassa. Ainsi nous avons : *chiczhegi*

[6] Le son *o* ci-dessus est un dévelopement régulier du son original *u* dans le dialecte de cette région, tandis que dans la langue parlée le même son *u* est formé en *ï* (d'après le renseignement verbal du prof. J. Németh).

«la fleur» (acc.), *degmez* «ne s'étend pas jusqu'à . . .», *degyl*, *degil* «il n'y a pas», *gi̯tegön* «son départ (acc.)», *buchsagondá* «dans son coin» etc. (p. 54). Dans la grammaire de Ferraguto la prononciation est fort instable. Dans les mots-racines on trouve le plus souvent *i̯* (p. e. *dijnec* «bâton», p. 215), dans certains cas il a même complètement disparu (*deíl* «il n'y a pas» p. 224), tandis que le *g* est conservé dans les suffixes : *bildirdigúm* «ce que je faisais connaître» (p. 224), *ghieldighí* «sa venue» (p. 227), *beiendighina* «à ton favori» p. 230). Dans les sources byzantines la forme *bei̯* apparaît dès le XV^e^ siècle, mais plus tard on peut encore relever, sporadiquement, le son *g* dans ce mot (cf. J. Moravcsik, *Byzantinoturcica* II, p. 214).

Les données des monuments prouvent donc que le changement *g* > *i̯* est encore très rare aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, et qu'il commence à se répandre seulement au cours du XVII^e^ siècle. Le mot *beg* fait exception. Sa signification explique qu'il soit passé plus vite à travers ce changement : au XV^e^ siècle il apparaît déjà sous la forme de *bei̯*.

Dans le hongrois et dans les langues balkaniques les mots d'emprunt d'origine turque-osmanlie montrent uniformément — à l'exception du mot *bei̯*— le son *g*. Cf. hongrois *dögönyeg* «bâton»; serbo-croate *degènek (Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* et Iveković-Broz, *Rječnik hrvatskoga jezika)* ; bulgare *degenek* (Miklosich, *Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen*, Nachtrag 101) ; albanais *δokanik'e*, *δikanik'e* (Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache)* < grec moderne *δεκανίκι* (Miklosich, *op. cit.*) ~ osm. *dei̯nek*. Tels sont encore le hongrois *zsiger* «viscère» ; serbocroate *džìger*, *džìgerica*, *džigarica*, *džigirica*, *džigara* (depuis le XVII^e^ siècle, cf. *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* et Iveković—Broz, *Rječnik hrvatskoga jezika)* ; bulgare *džigér* (Gerov, *Rječnik na bъlgarskij jezyk*) ~ osm. *ǰiǰer*. Le mot *beg* (~ *bei̯)*, tant comme mot-racine, que dans les mots composés — cf. h. *beglerbég* (~ osm. *bei̯lerbei̯*), h. *szandzsákbég* (~ osm. *sanǰaq-bei̯*), h. *olajbég* (~ osm. *alai̯-bei̯i*), h. *bégfi* (~ osm. *bei̯* + hongrois *fi* «fils de quelqu'un»), h. *bégzáde* (~ osm. *bei̯-zāde*), h. *bégogli* (~ osm. *bei̯-oġlu*) etc. — présente en hongrois toujours le son *g*, c'est-à-dire que ce mot d'emprunt a toujours la forme *bég*. Cependant dans les langues balkaniques on rencontre, rarement, aussi la forme *bei̯*.

Les mots d'emprunt d'origine turque-osmanlie dans le hongrois et dans les langues balkaniques prouvent donc qu'aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, le changement *g* > *i̯* ne s'était pas encore amorcé sur leur territoire. Cela semble en connexion avec le fait que, jusqu'à nos jours, dans les dialectes turcs des régions occidentales des Balkans ce changement ne s'est pas accompli. I. Kúnos a trouvé, pour les mots en question, dans la prononciation des habitants turcs de l'île Ada-Kaleh un *g* articulé un peu faiblement : *beġ* «bey», *deġiš* «échange», *deġil* «il n'y a pas«, *beġen-* «plaire», *eġer* «si», *düġün* «noces» etc. *(Ada-Kalei török népdalok* [Chansons populaires turques d'Ada-Kaleh] : *Nyelvtudományi*

Közlemények XXII, 1890—92, p. 118). Dans les derniers temps M. le prof. J. Németh a constaté au cours de son voyage d'en vue de l'étude des dialectes turcs en Bulgarie que le son original *g* est toujours gardé dans les régions occidentales des Balkans, à l'ouest de la ligne Lom—Sofia (d'après le renseignement verbal du prof. J. Németh).

IV

Aujourd'hui, nous voyons à peu près clairement le problème de l'assourdissement à la fin des mots. Dans ce qui suit nous voudrions compléter nos connaissances en y ajoutant quelques renseignements pouvant être tirés des mots hongrois empruntés au turc-osmanli.

a) L'assourdissement du *-b* en fin de mot est caractéristique du turc-osmanli de nos jours.[7] Cet assourdissement fait son apparition dès les XV^{e} et XVI^{e} siècles dans les monuments de langue turque-osmanlie. P. e. *čoap* «réponse» (Mühlbacher *MSOS*. IV, p. 268) et *giuáp* (Ferraguto, p. 223) cf. arabe *ǰawāb ; hedep* «bienséance» cf. ar. *adab ; heǧǧep* «pudeur» cf. ar. *hiǰāb* (Mühlbacher *MSOS*. IV, p. 268) ; *ἀτζέπ* «merveilleux» (Gennadios, p. 202) et *agep* (Ferraguto, p. 222) cf. ar. *aǰab ; μεϱατίπ* «degrés» cf. ar. *marātib* (Gennadios, p. 202) ; *qarip* «proche» cf. ar. *qarīb ; nasup* «fortune, bonheur» cf. ar. *naṣīb ; azaplar* «azabes [cavalerie]» cf. ar. *ʿazab* (Georgievits, p. 63). Dans les gérondifs : *idüp* «ayant poussé» (Mühlbacher *MSOS*. IV, p. 268), *tepeleyüp* «ayant battu» (Balassa, p. 45), *edip* «ayant fait» (Ferraguto, p. 227), *gelip* «étant venu» (*ibid.*, p. 228), *gecip* «étant allé», *yüzip* «ayant nagé» (*ibid.*, p. 235). On peut trouver, bien entendu, à côté des formes que nous venons de citer, des mots ayant encore le sont original *-b* sonore.

Quel est l'aspect que nous présentent les mots correspondants d'origine turque-osmanlie dans la langue hongroise? En hongrois il n'y a qu'un seul mot d'emprunt qui présente la consonne *-b* finale. C'est le mot *zseb* «poche» (< osm. *ǰeb*) dont le *-b* final n'est pas encore expliqué d'une façon suffisante. Il se peut que la sonorité finale y ait été conservée sous l'influence assimilative du son *zs [ž]* initial. Il se peut également que — étant donné la grande expansion de ce mot — le phonétisme de *zseb* ait subi l'influence d'un mot correspondant dans une des langues voisines, allemande ou slave du nord. Il faut faire remarquer que dans les langues balkaniques on trouve l'alternance de *džeb* ~ *džep*.

A l'exception de *zseb* tous les mots d'emprunt de ce groupe présentent la finale *-p*. Quelques-uns n'ont que cette seule forme tandis que d'autres

[7] Consequence pas entièrement justifiée : l'alphabet latin adapté au turc d'aujourd'hui ne connaît pas la lettre *-b* finale. Dans le même ordre d'idées on n'emploie pas non plus la lettre *-ǰ*, à la fin du mot.

varient dans la prononciation. Ainsi le seul *-p* se trouve dans les mots d'emprunt comme *csarap* «bas, chaussette» (cf. ar. *ǰaurab*) ; *gyülep* «eau de rose» (cf persan *gulāb*) ; *manszup* «office, charge» (cf. ar. *manṣib*) ; *urup* «quart (unité monétaire)» (cf. ar. *'urub*).

Une alternance de *-p* ~ *-b* se trouve dans : *azap, azab* «sorte de milice» (cf. ar. *'azab* «célibataire») ; *duláp, duláb* «armoire» (cf. pers. *dolāb*) ; *kaszap, kaszab* «boucher» (cf. ar. *qaṣṣāb*) ; *nákip, nákib* «chef, commandant» (cf. ar. *naqīb*) ; *rézkitáp, rézkitáb* «chef de employés de la chancellerie des affaires étrangères» (cf. ar. *ra'īs al kuttāb ;* le mot hongrois remonte à une forme turque-osmanlie **reiskitāb[p]*).

Les mots d'emprunt d'origine turque-osmanlie dans le hongrois confirment la thèse selon laquelle, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles la consonne finale *-b* se prononcait en turc-osmanli comme une sourde faible. Cette consonne a été reproduite dans la langue d'emprunt soit par une sonore, soit par une sourde.

b) A la finale *-d* en arabe et en persan correspond un *t* en turc-osmanli. On peut aussi constater cette correspondance dans les monuments translitérés des XV^e^ et XVI^e^ siècles : *azat* «libre» (Mühlbacher *MSOS*. IV, p. 268) cf. pers. *āzād ; tülbent* «turban» cf. pers. *dulband* (Georgievits, p. 63) ; *etcát* «foi» (Ferraguto, p. 234) cf. ar. *i'tiqād*. On peut observer le même phénomène dans les noms propres : *Murat* (Georgievits, p. 63) et *morat* (Ferraguto, p. 234), *Mehemmet, Ahmat, Payazit, Perhat* (Georgievits, p. 63).

Le hongrois ne possède pas de mot d'origine turque-osmanlie finissant par *-d* à l'exception d'un seul mot où la finale peut varier : *dervend, dervent* «défilé, passage» (cf. pers *darband*). Dans tous les autres mots de cette catégorie on trouve *-t* à la fin : *aszilbent* «ençensoir» (cf. pers. *aṣilband*), *bagdát* «sorte d'étoffe» (cf. ar. *Baġdād*), *murát* «sorte de selle» (cf. ar. *Murād*), *szepet* «panier» (cf. pers. *sabad*), *szerhát* «limite, frontière» (cf. pers. *sarhadd*).

Dans les langues balkaniques les mots ci-dessus présentent également une finale sourde.

Il semble donc que les mots étrangers entrés dans le truc-osmanli aient déjà perdu aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la sonorité de la dentale finale (*-d*).

c) L'assourdissement du *ǰ* final est un trait caractéristique pour le turc-osmanli. Cet assourdissement apparaît assez souvent dans nos monuments des XV^e^ et XVI^e^ siècles : *genč* «jeune», *aġač* «arbre», *pirinč* «riz décortiqué», *harač* «une catégorie d'impôt», *hač* «croix» (Georgievits, p. 63). Chez Argenti on trouve alternativement *aǰ* et *ač* «affamé». Dans d'autres mots Argenti présente *ǰ : uǰ* «pointe», *borǰ* «dette». (Le même mot apparaît chez Georgievits, p. 102, sous la forme *borč, borčligomozï*.) Dans les mots d'origine arabe ou persane Argenti écrit toujours *-č* (p. 61).

Dans le hongrois, les mots d'emprunt turcs-osmanlis ne présentent pas de *dzs [ǰ]* en position finale. A sa place on trouve *-cs [č] : bogrács* «chau-

dron» (~ osm. *baqraǰ*) ; *harács* «sorte d'impôt» (~ osm. *harāǰ*) ; *kilics* «sabre» (~ osm. *qïlïǰ*) ; *korbács* «cravache» (~ osm. *qïrbaǰ*) ; *papucs* «babouche» (~ osm. *pabuǰ*) ; *szorgucs* «aigrette, panache» (~ osm. *sorġuǰ*) ; *turuncs* «orange» (~ osm. *turunǰ*).

Le fait que le *ǰ* turc-osm. correspond toujours au *cs* hongrois ne veut pas dire que les mots d'emprunt avaient déjà en turc-osmanli la prononciation *-č*. C'est que dans la plupart des cas le hongrois substitute un *cs* au *ǰ* turc-osmanli. Cependant le témoignage des langues balkaniques — ou le *-č* en cette position est généralement répandu — et les recherches sur l'histoire du phonétisme turc-osmanli nous autorisent à supposer que l'assourdissement du *ǰ* était assez général aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles en turc-osmanli, c'est pourquoi il faut admettre que le *cs* hongrois reflète bien l'assourdissement turc-osmanli.

d) L'assourdissement du *-z* n'est pas général dans le turc-osmanli actuel ; il constitute plutôt une particularité dialectale. Dans les monuments anciens l'assourdissement se rencontre assez rarement : *olmas* «ne sera pas» (Mühlbacher *MSOS*. IV, p. 268 ; V. 274) ; chez Gennadios le même phénomène se montre plus fréquent : *ἰνανούρουσ* «nous croyons», *ἰτέρουσ* «nous le faisons», *ὀλμές* «il ne meurt pas», *μπίσ* «nous», *σεκὶς* «huit», *ζαχμετζοὺσ* «sans fatigue» etc. (p. 207). Le mot *mahmuz* «éperon» est enregistré dans le Dictionnaire de Molino sous la forme *mahmus*, dans celui de Megiser nous avons *mamus* et *machmus*, on encore *mahmus-lamak*. Par ailleurs Megiser nous offre encore les variantes : *namas* «oratio, preces» ~ *namaz bulmak* «orare, preces fundere».

Dans les mots d'emprunt du hongrois nous ne trouvons que dans un seul cas la sourde *-sz : domosz* «dorte de cochon» (~ osm. *domuz*). Dans tout les autres cas, le *z* original s'est maintenu : *bogaz* «défilé, passage» (~ osm. *boġaz*) ; *mamuz* «éperon» (~ osm. *mahmuz*) ; *tumbaz* «barque» (~ osm. *tombaz*) ; *pekmez* «confiture» (~ osm. *pekmez*).[8]

A base des mots hongrois entrant dans cette catégorie on peut donc conclure que la désonorisation de la finale *-z* était, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, un fait plutôt rare.

V

Dans les mots d'emprunt d'origine arabe et persane du turc-osmanli, les sons arabes et persans *ḫ* et *ḥ (h)* ont évolué différemment. Une fois de plus, les mots hongrois empruntés au turc-osmanli reflètent fidèlement l'état d'évolution de la phonétique turque contemporaine.

[8] La prononciation varie dans le mot *telhisz, telhiz* «exposé officiel». Seulement, ici la finale *-sz [s]* est primitive, le mot remonte en dernière analyse à l'arabe *talḫīṣ*.

1. Le son *ḫ*, arabe et persan, a deux correspondants en turc-osmanli. Dans la plupart des cas on y trouve *h*, quelquefois *q* et sporadiquement le son *ḫ* se maintient.

a) Le plus souvent c'est une spirante laryngale *(h)* qui, en turc-osmanli, répond au son *ḫ* de l'arabe et du persan. Ce fait est largement confirmé aussi bien par les monuments anciens en transcription que dans la langue commune et les dialectes d'aujourd'hui. Dans les mots hongrois empruntés au turc-osmanli c'est cette même correspondance qui se rencontre le plus souvent : *harács* «sorte d'impôt» (cf. ar. *ḫarāǰ*) ; *háin* «traître» (cf. ar. *ḫāin*) ; *handzsár* «couteau courbe» (cf. pers. *ḫanǰār*) ; *hodzsa* «maître» (cf. pers. *ḫoǰa*) ; *csuha* «étoffe de drap» (cf. pers. *čoḫa*) ; *dohány* «tabac» (cf. ar. *duḫān*) ; *tarhonya* «sorte de pâte alimentaire» (cf. pers. *tarḫāne*) ; *telhisz* «exposé officiel» (cf ar. *talḫīṣ*) ; *csebháne* «dépôt d'armes», *tercháne* «dépôt de navires», *tophane* «dépôt d'armes» (cf. pers. *ḫāne*) ; *sejh* «le vieux, le chef» (cf. ar. *šaiḫ*) etc.

b) Dans quelques mots turcs-osmanlis d'origine arabe ou persane on trouve à la place de *ḫ* un *q*. Dans la plupart des cas *q* peut alterner avec *ḫ* ou *h : qavvāf, ḫaffāf* «cordonnier» cf. ar. *ḫaffāf ; qumbara, ḫumbara* «bombe» cf. pers. *ḫumbara ; qaygana* «omelette» cf. pers. *ḫāy-gīne ; čoqa, čoḫa* «sorte d'étoffe» cf. pers. *čoḫa ; muqqasif, muḫsif* «pagne» cf. ar. *muḫaṣṣif, muḫṣif ; masqara, maskara* «déguisement» cf. ar. *maskara* etc.

On peut constater la même correspondance dans les mots hongrois empruntés au turc-osmanli : *kumbaracsi* «artilleur» (cf. pers. *ḫumbara* + osm. *-ǰi*) ; *imrekur (imrehur, imreúr)* «écuyer de la cour» (cf. pers. *amīr-i āḫor*) ; *szalakor (szalahor, szarahor)* «guerrier errant» (cf. pers. *sar-aḫor* »palefrenier, écuyer») ; *sek-iszlám (sehiszlám, seiszlám)* «chef de l'Islam» (cf. ar. *šaiḫ ul islām*) ; *sejk (sejh, seh)* «le vieux, le chef» (cf. ar. *šaiḫ*).[9]

c) Selon les observation de Bergsträsser (*op. cit.*, p. 254), dans les mots d'origine arabe et persane du perler actuel de Constantinople, on entend souvent le son *ḫ : taḫsïs, aḫbar, maḫreǰ, taḫt, tarïḫ (tarïh)* etc. Sporadiquement même dans les dialectes le son *ḫ* n'est pas inconnu : *ḫaber, baḫšyš* (Jacob : *ZDMG* LII (1898), pp. 706—707), *maḫsūs* (Mészáros : *KSz* VII (1906), p. 316), *šaḫs* (*ibid.*, p. 321), *ḫïtamïnda* (*ibid.*, p. 326) etc.

Qelques mots hongrois d'origine turque-osmanlie étaient, au XVII[e] siècle, écrits avec *kh : khasznadár* (variante : *hasznadár*) «trésorier» (cf. ar., pers. *ḫazīne-dār*) ; *khalifa* «calife» (cf. ar. *ḫalīfa*) ; *mokhayer* «sorte d'étoffe» (cf. ar. *muḫayyar*). Au temps de la domination ottomane en Hongrie, le phonème *ḫ* n'existait pas en hongrois et comme variante il n'avait qu'un

[9] En dehors des exemples que nous venons de citer, mentionnons encore les mots hongrois ayant un *k : taktália (tahtáli)* «radeau» (cf. pers. *taḫta* «planche» + osm. *-li*) ; *csepkané (csebháne)* «magasin à poudre» (cf. pers. *ǰebehāne*). Dans ces cas le son *k* est très probablement le résultat d'un changement phonétique s'étant produit dans le hongrois.

БИБЛИОТЕКА Академии Наук СССР

emploi restreint. Il est donc à supposer que l'orthographe *kh* dans les mots sus-mentionnées reflète le son *ḫ* du turc-osmanli.

2. Aux sons *h* arabe ainsi qu'au *h* arabe correspond une spirante laryngale en turc-osmanli. Cette correspondance se trouve déjà dans les monuments en transcription et elle est générale dans la langue parlée aussi bien que dans les dialectes d'aujourd'hui. Aussi la trouve-t-on le plus souvent dans les mots hongrois empruntés au turc-osmanli : *hacsi* «pélerin (cf. ar. *ḥaǧǧ* «le pélerinage à la Mecque») ; *haramia* «brigand» (cf. ar. *ḥarāmī*) ; *hiszár* «forteresse» (cf. ar. *ḥiṣār*) ; *humájum* «l'impérial, l'auguste» (cf. pers. *humāyūn*) ; *merḫūm* «le mort» (cf. ar. *marḥūm*) ; *szerhát* «limite, frontière» (cf. pers. *serḥadd*) ; *šah* «le roi des Perses» (cf. pers. *šāh*) ; *allah (alla)* «Allah» (cf. ar. *allāh*) etc.

En turc-osmanli le son *h* est souvent articulé très faiblement, quelquefois même il disparaît complètement. Ce processus a lieu aussi au cas d'un provenant d'un *ḫ*.

On peut déjà constater la disparition du son *h* dans quelques mots des monuments : *ἀσαν* «le meilleur» (Gennadios, p. 215) cf. ar. *aḥsan ; assár* (Argenti, p. 72) et *asar* (Georgievits, p. 68) «forteresse» cf. ar. *ḥiṣār ; Arot* 'nom d'un ange' (Argenti, p. 72) cf. ar. *Ḥārūt ; Abraim* (Georgievits, p. 68) et *Ibraym* (Dernschwam, p. 36) 'nom de personne' cf. ar. *Ibrāhim ; sceitt* «témoin» (Argenti, p. 63) cf. ar. *šāhid ; musaf* «exemplaire du Coran» (Georgievits, p. 113) cf. ar. *muṣḥaf ; zarkula* «bonnet des janissaires» (Georgievits, p. 124, Megiser) cf. pers. *zarkulāh*.

D'après les observations de Bergsträsser, dans la prononciation constantinopolitaine le son *h* est souvent faiblement articulé, à peine percebtible ou complètement supprimé : *daʰil* (< *dāhil*) «interne» cf. ar. *dāḫil ; bāʰusūs, bāsūs* (< *bāhusūs*) «surtout, particulièrement» cf. pers. *bāḫusūs ; pekʰoš* (< *pekhoš*) «très agréable» cf. osm. *pek* + pers. *ḫoš ; maʰsus* (< *mahsus*) «appartenant à quelque chose» cf. ar. *maḫṣūṣ ; istirhām, istirām* «demande» cf. ar. *istirḫām ; sabaʰ* «aube, matin» cf. ar. *ṣabāḥ ; meʰmed, mēmed* 'nom de personne' cf. ar. *Muḥammad ; qaʰvaltï, qavaltï* «petit déjeuner» cf. ar. *qahwa* + osm. *altï* (*op. cit.*, pp. 254—255).

La disparition du son *h* est un fait très fréquent dans les dialectes turcs-osmanlis d'aujourd'hui. Il suffira de relever quelques mots, parmi les nombreuses données dialectales de Kowalski. Voici des cas où le son *h* a disparu à l'initiale : *izmet* (< *hizmet*) «service« cf. ar. *ḫidmat; ane* (< *hāne*) «local» cf. pers. *ḫāne ; urma* (< *hurma*) «datte» cf. pers. *ḫurma ; aq* «droit, justice» cf. ar. *ḥaqq ; ava* «air» cf. ar. *hawā* etc. Il a disparu à la finale dans : *sahi* «vrai, juste» cf. ar. *sahiḥ ; tembi* «ordre» cf. ar. *tanbīh ; alla* «Allah» cf. ar. *allāh* etc. (*op. cit.* §§ 22, 25 et 33). Dans le parler turc de Vidin selon les observations de M. J. Németh, c'est devant une consonne que le son *h* tombe le plus souvent, entrainant ordinairement l'allongement de la voyelle précédente : *mābub* «celui, celle qu'on aime» cf. ar. *maḥbūb ; māzun* «triste» cf. ar. *maḥzūn ; qāve* «café» cf. ar.

qahwa. La chute de l'*h* en position intervocalique n'est pas rare non plus. Dans ce cas il en résulte généralement une contraction des voyelles : *mále* «quartier de ville» cf. ar. *maḥalla ; márebe* «combat» cf. ar. *muḥāraba ; hastáne* (< *hastahāne*) «hôpital» cf. pers. *ḫastaḫāne*. Enfin le *h* peut aussi tomber après une consonne : *birefte* «une semaine» cf. osm. *bir* + pers. *hafta, musaf* «exemplaire du Coran» cf. ar. *muṣḥaf*. (Nous devons ces indications à M. J. Németh.)

On peut constater la disparition de l'*h* aussi dans quelques mots hongrois empruntés au turc-osmanli. Ainsi nous avons, par exemple, *imreúr (imrehur)* «écuyer de cour».[10] < osm. **imrihor* cf. pers. *amīr-i āḫor ; seiszlám (sehiszlám)* «chef de l'Islam» < osm. **šeiḫ-islām* cf. ar. *šaiḫ ul-islām ; arzuál, arzoál* (variante : *arzuhál*) «pétition» cf. pers. *ʿarz-i ḥāl ; tippana (topháne)* «dépôt d'armes« cf. osm. *tophāne* < osm. *top* + pers. *ḫāne ; alla (allah)* «Allah» < osm. *alla(h)* < ar. *allāh*. Devant une consonne — exception faite pour le mot *mahramán* «fichu» (cf. ar. *maḥrama*) — le son *h* disparaît : *atnáme, adnáme* (exceptionnellement *ahdnáme*) «déclaration impériale» (cf. ar. *ʿahd-nāma*) ; *kávé* «café» (cf. ar. *qahwa*) ; *kavalté* «petit déjeuner» (cf. ar. *qahwa* + osm. *altï*) ; *mamuz* «éperon» (cf. ar. *mahmūz*) ; *mámor* «ivresse» (< osm. **māmur (mahmūr)* cf. ar. *maḫmūr*) ; *zetyír* «sorte d'anneau» < serbo-croate *zéćir* < osm. **zek'īr (zehk'īr)* < pers. *zih-gīr*.

Les mots hongrois ci-dessus mentionnés étaient articulés sans *h*, déjà dans le turc-osmanli.

VI

Les géminées se raccourcissent généralement en turc-osmanli. Ce phénomène caractérise surtout les dialectes : *eveli* «antérieur» ~ langue parlée *evveli ; aq saqalï* «à la barbe blanche» ~ l. p. *aq saqallï ; memlekete* «dans le pays» ~ l. p. *memlekette ; aŋamadïq* «nous ne savions pas» < *aŋŋamadïq* ~ l. p. *aŋlamadïq ; Baġdāda* 'à Bagdad' ~ l. p. *Baġdādda ;* etc. (Kowalski, *op. cit.*, § 53).

Le raccourcissement des géminées est attesté par les documents en transcription : *hak* «droit, justice» (Mühlbacher *MSOS* V, p. 286) cf. ar *ḥaqq ; ǰehenem (ǰehennem)* «enfer» (Georgievits, p. 108) cf. ar. *ǰahannam ; Hairadun* 'nom propre' (Georgievits, p. 109) cf. ar. *ḫair addīn ; Mehemet (Mehemmet)* 'nom propre' (Georgievits, p. 112) cf. ar. *Muḥammad*.

Aussi dans les mots hongrois empruntés au turc-osmanli les géminées arabes se présentent-elles généralement sous une forma raccourcie : *tabák* «tanneur» (< osm. *tabaq* cf. ar. *dabbāg*)[11]; *zsubé* «jaquette» (< osm. **ǰübe*

[10] Dans ce cas, l'étymologie populaire a bien pu jouer un rôle puisque *imreúr* est analysable comme *Imre úr* «Monsieur Émeric».

[11] Dans beaucoup de cas l'initiale *d* de l'arabe ou du persan est représentée par *t* en turc-osmanli. Cette correspondance apparaît déjà dans les transcriptions : *testemel*

cf. ar. *ǰubba*) ; *szerhát* «limite, frontière» < osm. **serhad* < pers. *serḥadd*[12] ; *szecsáde* «tapis de prière» (< osm. **seǰāde* cf. ar. *ṣuǰǰāda*) ; *mohajer* «étoffe de soie» (< osm. **muḫaǰer* cf. ar. *muḫayyar*) ; *ala* «oh» (< osm. **ala* cf. ar. *allāh*) ; *müszelim* «gouverneur d'une ville» (< osm. **müselim* cf. ar. *muṣallim*) ; *szicsilát* «registre» (< osm. **siǰilāt* cf. ar. *siǰillāt*) ; *Mohamed* 'nom propre' (< osm. **Muhamed* cf. ar. *Muḥammad* ; *kaszap* «boucher» (< osm. **qasap* cf. ar. *qaṣṣāb*) ; *rézkitáb* «chef des employés de la chancellerie des affaires étrangères» (< osm. **reǰskitāb* cf. ar. *ra'īs al kuttāb*).

Les géminées sont maintenues sans changement dans les mots suivants : *duttyán* «boutique» (< serbo-croate *duććān* < osm. *duk'k'ān* < ar. *dukkān*) ; *tellák* «garçon de bain» (< osm. *tellāk* cf. ar. *dallāq*[13]) ; *tellál* «crieur public» (< osm. *tellāl* cf. ar. *dallāl*) ; *dzsehennem* «enfer» (< osm. *ǰehennem* cf. ar. *ǰahannam*).[14]

La prononciation des géminées hésite dans ces quelques mots d'emprunt : *hatiserif, hattiserif* «écrit du sultan» (cf. ar., pers. *ḫatt-i šarif*) ; *mola, molla* «maître» (~ osm. *molla* cf. ar. *mawlā*) ; *mutafarika, mutafarrika* «nom commun de personnes qui remplissent certaines charges d'État» (cf. ar. *mutafarriqa* «divers, différent»).

Étant donné qu'en hongrois les géminées ne se raccourcissent généralement pas, il faut supposer que les géminées des mots d'emprunt cités ci-dessus se prononcaient déjà comme des consonnes simples dans le turc-osmanli des XVI[e] et XVII[e] siècles.

(Georgievits, p. 69), *testeemél* (Argenti, p. 60) «fichu» cf. pers. *dastmāl* ; *teccel* (Mühlbacher V, p. 291) «l'Antéchrist» cf. ar. *daǰǰāl*. Le nom du fleuve *Duna* ('Danube') figure dans les manuscrits turcs sous la forme *Tuna*. Ce même phénomène est vrai pour les mots hongrois empruntés au turc-osmanli : *tabák* (vour plus haut) ; *tellák* «garçon de bain» (< osm. *tellāk* cf. ar. *dallāq*) ; *tellál* «crieur public» (< osm. *tellāl* cf. ar. *dallāl*) ; *tesztemél* «fichu» (< osm. *testemel* cf. pers. *dastmāl*) ; *tulbendár* «le gardien des turbans» (< osm. *tülbend-dār* cf. pers. *dulband-dār*) ; *tefter* ~ *defter* (< osm. *tefter* ~ *defter* cf. grec *διφθέρα*).

[12] Cf. plus haut, chap. IV, *b*.

[13] Cf. note 11.

[14] On peut observer un phénomène analogue dans le parler turc de Vidin où en général les géminées *kk, ll* et *nn* se conservent inchangées, quoique la réduction des géminées y soit très fréquente. Cf. par exemples *tekke* «monastère de derviches», *tešekkür* «gratitude», *alla*[h] «Allah», *ǰellat* «bourreau», *sunnet* «la circoncision», *zenne* «femme». Par contre, *Nasradin* 'nom propre' ~ l. p. *Nasreddin*, *ama* «mais» ~ l. p. *amma*, *zere* «atome» ~ l. p. *zerre*, *müezin* «muezzin» ~ l. p *müezzin* (d'après la collection manuscrite du prof. J. Németh). Cette concordance démontre, elle aussi, que pour l'examen des mots hongrois empruntés au turc-osmanli les dialectes turcs-osmanlis balkaniques revêtent une importance considérable.